

écrit en Mai 1970, paru dans le bulletin du Foyer Notre-Dame des sans abri
L'Arche sous l'arc-en-ciel.

A L'ABRI DES TROIS ORDRES DE GRANDEUR

Parmi les plus belles pages de la littérature universelle que j'ai lues, relues, expliquées au cours de ma carrière, il n'en est point, mis à part l'Evangile, qui me soit plus souvent venue à l'esprit, qui m'ait davantage aidé à vivre et à comprendre l'homme, qui m'ait autant guidé dans l'humain voyage, que le célèbre fragment de Pascal sur les trois ordres de grandeur.

1. Sans ordre et sans grandeur l'homme est sans abri

Puisque nous vivons, nous appartenons nécessairement à un ordre ou dehors duquel nous péririons. Nous vivons à l'abri d'un ordre, dans le sens où l'on peut dire qu'une branche (ou un membre) est à l'abri de l'arbre (ou du corps) auxquels ils appartiennent, ou qu'une pierre est à l'abri de l'édifice matériel ou spirituel qu'elle constitue. Vérité trop oubliée à une époque de désordre, de confusion et de désarroi dans les esprits et dans les cœurs. Aux changements profonds et rapides d'un monde en mutation, nul ne songerait à s'opposer, car on aime naturellement le changement et le progrès, on se réjouirait au contraire de ces transformations profondes, si elles se passaient dans l'ordre, sans violence, comme on un printemps où la poussée de sève, l'éclatement des tissus, l'explosion de vie, sont soumis à un ordre formidable : quel bourgeon, quelle fleur, voudrait se séparer du rameau qui l'a produit, proposerait de raser la forêt ou d'arracher la prairie ? La croissance de l'homme comme celle d'une plante ne peut se faire que dans l'ordre et dans le sens de sa grandeur.

Et voilà lâché le second maître-mot dont nous avons perdu l'usage. L'homme a publié qu'il est fait pour la grandeur. Dans la presse, la littérature, le théâtre, sur l'écran, il se méprise, se dévalue, se ravale, se plétine, s'aplatit, s'avilit. Il prend pour fin ses moyens de vivre : au lieu de manger pour vivre il vit pour manger, c'est-à-dire pour des biens matériels que lui procurent l'argent, la science, le travail. De ce dérèglement initial découlent les autres. Car l'homme est plus grand que les biens, les conditions de vie, les avantages qu'il poursuit et qui le maintiennent à ras de terre. Le premier souci du père de Pascal était d'élever son enfant, qui réussissait admirablement dans ses études, « au-dessus de son ouvrage », c'est-à-dire de lui faire prendre de l'altitude par rapport à l'objet de son travail, aux résultats qu'il obtenait, au plaisir qu'il en retirait. En perdant le sens de sa grandeur, l'homme perd sa dignité. Alors que sa pensée et son cœur s'envolent, il s'engoue et s'enferme dans la prison de son corps. Il coupe ses ailes, s'arrache le cœur et gémit : « J'envie le sort des plus vils animaux » (Baudelaire) car « ses ailes de géant l'empêchent de marcher ». Aux « femmes damnées » le poète maudit lance : « Vous fuyez l'infini que vous portez en vous ».

Grandeur et misère de l'homme. Sa plus profonde misère étant de ne pas réaliser sa grandeur. Sans grandeur l'homme est sans abri, forcé d'entrer dans une petite existence qui n'est plus à sa taille. Comme si on obligeait un adulte à revêtir des habits d'enfant. Ou

comme lorsque douze personnes sont forcées de vivre dans une pièce. Elles se sentent comprimées, elles étouffent. N'est-ce pas la raison principale de la crise que nous traversons : l'homme se révolte parce qu'il a perdu grandeur et dignité. C'est pourquoi il se brise, il s'effondre, il se dégrade. On sait ce qui arriva à la grenouille qui voulait devenir aussi grosse que le bœuf et au rat qui se crut un éléphant. On imagine donc sans peine ce qui arriverait au bœuf qui voudrait se mettre dans la peau d'une grenouille ou à l'éléphant qui penserait entrer dans un trou de souris. Ils auraient beau se tourmenter et se contorsionner pour se diminuer, s'abaisser, s'écraser, ils n'y arriveraient pas. Ni le capitalisme, ni le marxisme matérialiste, qui veut être son antidote, n'offrent à l'homme une existence à sa taille. L'homme-chrysalide qu'ils ont conçu l'un et l'autre s'enfonce dans la terre et s'enferme dans son cocon. Il ne deviendra jamais papillon. La page de Pascal que nous allons lire, au contraire, invite l'homme à se développer selon ses vraies dimensions. Elle nous dit à quels ordres de grandeur il appartient. Ce sont trois ordres qui s'élèvent les uns au-dessus des autres, le troisième étant transcendant par rapport au deuxième qui dépassait déjà, infiniment le premier. L'homme doit se développer non pas horizontalement en rampant au niveau de la terre, mais en s'élevant à la verticale comme une fusée à trois étages, le deuxième montant au-dessus du premier qu'il domine de haut et le troisième plongeant dans l'infini.

Si l'homme est plus qu'un aigle, il est évident qu'il n'a rien de l'escargot qui représente pour Giuseppe Giusti, le bourgeois du XIX^e siècle : « Viva la chiocciola bestia da casa », mais qui pourrait aussi bien être l'ouvrier du XX^e siècle réalisant le rêve attendri de Rousseau : « Sur le penchant de quelque colline bien ombragée, j'aurai une petite maison rustique, une maison blanche avec des volets verts » etc. Ce rêve, on l'a dit, est devenu celui du Français moyen. Le Romantisme s'en est emparé : « Une chaumière et un cœur », puis le Socialisme. Un rêve légitime mais qui manque de grandeur !

2. Texte intégral de la pensée de Pascal

qui pèse (penser et peser viennent du même mot), soupèse, mesure l'homme, le montre sous sa vraie stature. Tandis que l'homme de Marx, de Mao, de Marcuse, paraît léger comme une plume, petit comme une fourmi, minuscule rouage de la machine sociale. Faisons un effort pour lire et comprendre cette pensée de Pascal d'une prodigieuse densité, d'une incomparable beauté et d'une richesse d'applications inouïe. Nous en serons récompensés.

« La distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité, car elle est suraturelle.

Tout l'éclat des grandeurs n'a point de lustre pour les gens qui sont dans les recherches de l'esprit.

La grandeur des gens d'esprit est invisible aux

rois, aux riches, aux capitaines, à tous ces grands de chair.

La grandeur de la sagesse, qui n'est nulle sinon de Dieu, est invisible aux charnels et aux gens d'esprit. Ce sont trois ordres différents de genre.

Les grands génies ont leur empire, leur éclat, leur grandeur, leur victoire, leur lustre et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles, où elles n'ont pas de rapport. Ils sont vus non des yeux, mais des esprits, c'est assez.

Les saints ont leur empire, leur éclat, leur victoire, leur lustre et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles ou spirituelles, où elles n'ont nul rapport, car elles n'y ajoutent ni ôtent. Ils sont vus de Dieu et des anges et non des corps ni des esprits curieux. Dieu leur suffit.

Archimède, sans éclat, serait en même vénération. Il n'a donné des batailles pour les yeux, mais il a fourni à tous les esprits ses inventions. Oh qu'il a éclaté aux esprits !

Jésus Christ, sans bien et sans aucune production au-dehors de science, est dans son ordre de sainteté. Il n'a point donné d'invention, il n'a point régné ; mais il a été humble, patient, saint, saint à Dieu, terrible aux démons, sans aucun péché. Oh ! qu'il est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence, aux yeux des cœurs qui voient la sagesse !

Il eut été inutile à Notre Seigneur Jésus Christ pour éclater dans son règne de sainteté de venir en roi ; mais il y est bien venu avec l'éclat de son ordre.

Il est bien ridicule de se scandaliser de la bassesse de Jésus Christ, comme si cette bassesse était du même ordre duquel est la grandeur qu'il venait faire paraître. Qu'on considère cette grandeur-là dans sa vie, dans sa passion, dans son obscurité, dans sa mort, dans l'élection des siens, dans leur abandon, dans sa secrète résurrection, et dans le reste, on la verra si grande, qu'on n'aura pas sujet de se scandaliser d'une bassesse qui n'y est pas.

Mais il y en a qui ne peuvent admirer que les grandeurs charnelles, comme s'il n'y en avait pas de spirituelles ; et d'autres qui n'admirent que les spirituelles, comme s'il n'y en avait pas d'infiniment plus hautes dans la sagesse.

Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et ses royaumes, ne valent pas le moindre des esprits ; car il connaît tout cela, et soi ; et les corps, rien.

Tous les corps ensemble, et tous les esprits ensemble et toutes leurs productions, ne valent pas le moindre mouvement de charité. Cela est d'un ordre infiniment plus élevé.

De tous les corps ensemble, on ne saurait en faire réussir une petite pensée cela est impossible, et d'un autre ordre. De tous les corps et esprits, on n'en saurait tirer un mouvement de vraie charité, cela est impossible et d'un autre ordre, surnaturel. »

3. La distance infinie des corps aux esprits (le roseau pensant)

Cette idée qui, dans ce morceau, est un point de départ, avait été le point d'arrivée d'une autre pensée célèbre de Pascal.

« L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant ». Comme on demandait un jour à Paul Claudel quel était à son avis le plus beau vers de la langue française, il répondit par cette phrase, admirable en effet par son rythme et ses sonorités. Elle est formée des deux hémistiches et d'un alexandrin solidement cadencé : « L'homme n'est qu'un roseau, c'est un roseau pensant » qui a un sens complet par lui-même. Entre les deux flotte un octosyllabe aux sonorités tremblantes et légères, où dominent les *e muets* et qui traduit la pitié. Enfin le mot : mais, campé en dehors de ce rythme et de cette musique, souligne énergiquement l'opposition entre la faiblesse et la force de l'homme.

Pascal aurait pu montrer la puissance que l'homme a acquise par la pensée : il a changé la face de la terre, multiplié les machines, mesuré la distance qui le sépare des astres et des planètes, et lancé vers elles avec succès des « Apollo ». Mais voir la supériorité de l'homme dans la puissance qu'il acquiert sur la matière, admirer son esprit parce qu'il « le rend maître et possesseur de la nature », comme le font la plupart des savants contemporains, est Cartésien et non Pascalien. L'homme qui n'emploie sa pensée qu'à devenir plus fort que les forces qui le menacent et en se servant d'elles, se mécanise. Il s'identifie au second rocher qu'il construit (barrage, voûte colossale) contre celui qui pourrait l'écraser. Il lance des satellites dans le ciel ? Mais qu'est-ce que ces grains de sable dans le fouillis des étoiles ? L'homme s'asservit, il s'enfonce dans la matière, s'identifie à elle et se transforme en objet, en statue de sel ou en robot. Cette façon d'utiliser son esprit, n'intéresse pas Pascal. Il écrit à Fermat : « Toute la physique ne vaut pas une heure de peine ». Et dans une autre circonstance où ce dernier voulait qu'il reçût un mathématicien étranger, alors que Pascal ne le désirait pas, comme Fermat insistait : « Mais c'est un grand géomètre. » — « Justement, répliqua l'auteur des Pensées, il me prendrait pour un théorème » (1). La science, certes, est grande par les effets qu'elle a sur l'homme en lui épargnant sa peine et en soulageant la misère. Mais elle peut être inhumaine et génocidaire. Il faut donc la régler. Il ne faut pas la laisser suivre sa propre pesanteur pour chercher le bien-être, le luxe, la domination. Il faut que l'esprit de l'homme la tourne vers un ordre de grandeur qui est au-dessus d'elle (2). Cela ne l'empêchera pas de maîtriser la matière. Tout est à vous, dit saint Paul, mais vous êtes au Christ et le Christ est à Dieu.

4. Deux orientations de la philosophie et de la science

L'homme pourrait utiliser le monde, le mettre en valeur et en même temps se tourner vers Dieu qu'il aimerait à cause de ses dons, puis pour lui-même. Pascal ne loue pas inconditionnellement la force de l'esprit humain et voit sa grandeur moins dans la puissance qu'elle lui donne sur la matière que dans sa transcendance sur la

matière. Le célèbre fragment d'où nous sommes partis : celui du roseau pensant, prend un tour dramatique et au lieu de raconter « la victoire de l'homme sur la nature il lui rappelle sa faiblesse « une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer ». Mais quand l'univers l'écraserait (dans un cataclysme cosmique, par exemple), l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien ». Pour Pascal, le roseau pensant reste un roseau.

L'important en effet pour Pascal ce n'est pas que la pensée de l'homme le rende plus fort, c'est qu'elle l'ennoblisse. « Toute la dignité de l'homme est dans la pensée ». « Efforçons-nous de bien penser ». Supériorité absolue du savoir sur l'ignorance du savoir, chemin de vérité, ascension vers la lumière. Celui qui voit sera plus rapide, plus précis, plus fort, moins vulnérable, que celui qui ne voit pas, mais ce genre de supériorité que donne la force n'est pas noble et ne conduit pas à la Vérité. La noblesse de celui qui voit n'est pas dans sa force, elle est dans sa vue : l'utilisation, l'aide, l'emploi de la science sont secondaires par rapport à la joie absolue, à la pure délectation de voir et de savoir, à cette « joie de connaître » magnifiquement chantée par Pierre Termier et qui est le trésor des vrais savants. (Des millions d'hommes, grâce à la télé inventée par la science, suivent les exploits des cosmonautes, voient les résultats du progrès, mais éprouvent-ils « la joie de connaître » ? A peine, car ils ne comprennent pas comment se sont opérées les merveilles qu'on met sous leurs yeux. Face aux progrès prodigieux de la science, les hommes restent très ignorants et le nombre de ceux qui voient non par les yeux mais par l'esprit, c'est-à-dire qui comprennent, qui cherchent, qui trouvent la vérité, est extrêmement limité) (3). Depuis le XVIII^e siècle et Voltaire, nous sommes disciples de Descartes plus que de Pascal. Si l'inverse s'était produit, la face du monde aurait peut-être changé ; car Pascal ne prise guère la force que la science moderne donne à l'homme et qui tend à transformer le roseau pensant en un chêne qui ne pense pas. Il voudrait pour tous les hommes la dignité que donne la pensée, s'exerçant dans un immense domaine, celui de la réalité tout entière, et qui n'est pas celui, limité, de la physique ou des mathématiques. L'homme qui arrive à bien penser s'élève très haut par rapport à ceux qui, se complaisant dans leur force, restent plongés dans les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur. Comme eux il était aveugle-né et voilà qu'il ouvre les yeux à la lumière, image de la vérité. Il a, sur ceux qui ne savent pas, sur les ignorants, une supériorité transcendante qui figure celle du Créateur sur ses créatures. Que faut-il entendre par transcendance ? — Je dessine un cercle sur une feuille de papier, j'ai sous mes yeux un être qui a une forme, des dimensions, des caractères. Mais mon être, qui l'a fait, est transcendant par rapport à l'être de ce cercle. Il dépend de moi, et je ne dépends pas de lui ; je peux l'effacer, le refaire ; j'ai tous les droits sur lui, il n'y a pas de communes mesures entre moi et lui. J'ai sur lui une supériorité absolue. Tel est le genre de supériorité qu'acquiert l'homme qui pense et qui par la pensée partage la Vérité.

Il y a chez Pascal un culte, une recherche passionnée, un tourment métaphysique de la vérité que l'on ne trouve pas chez Descartes installé dans des Certitudes mathé-

matiques qui s'enchaînent, pour être plus fécondes en applications pratiques. Pour Pascal la supériorité de l'homme qui pense n'est pas dans un accroissement de puissance ou de richesses, elle est dans la lumière qui éclaire le regard de son esprit, dans la croyance qu'il peut atteindre. La vérité est qu'elle est une rencontre d'amour avec une vérité qui figure la Vérité divine.

L'homme est à la fois un corps perdu dans l'espace et un esprit capable de comprendre toutes choses dans la lumière de la vérité. Selon qu'on le considère sous l'angle des corps ou sous celui des esprits, il change de dimension. Pascal le dit en un langage de géomètre et de poète : « Par l'espace l'univers me comprend et m'engloutit comme un point. Par la pensée, je le comprends »

5. Figure

La distance infinie des corps aux esprits figure — c'est-à-dire est l'image : autre idée chère à Pascal et à d'autres grands esprits.

Dans une lettre de Blaise et de Jacqueline Pascal écrite en 1648 à Mme Perrier, leur sœur, on lit : « Comme nous avons souvent dit entre nous, les choses corporelles ne sont qu'une image des spirituelles et Dieu a représenté les choses invisibles dans les visibles. Cette pensée est si générale et si utile qu'on ne doit point laisser passer un espace notable de temps sans y songer avec attention. Nous devons nous considérer... dans une prison toute remplie des images de notre libérateur et des instructions nécessaires pour sortir de notre servitude. Mais il faut pour cela une lumière surnaturelle ; car comme toutes choses parlent de Dieu à ceux qui le connaissent et qu'elles le découvrent à ceux qui l'aiment, ces mêmes choses le cachent à ceux qui ne l'aiment pas. » Saint-Exupéry reprendra cette dernière idée sous une forme ramassée : « l'essentiel est invisible aux yeux. On ne voit bien qu'avec le cœur ». La Fontaine dans la préface des Fables de 1668 explique que les animaux répandus dans la création et qu'il fait parler dans ses fables figurent les caractères et les défauts de l'homme « ce petit monde » qui les rassemble tous.

Donc la distance infinie des corps aux esprits figure une distance infiniment plus infinie. L'adverbe met à la puissance 2 la première distance déjà infinie et emporte la pensée du lecteur dans une vertigineuse ascension jusqu'à la charité (c'est-à-dire la Sainteté, la Sagesse, « Dieu est Charité » (saint Jean), figurée par la supériorité de l'esprit sur le corps. Alors que la distance des corps aux esprits bien qu'infinie est naturelle, cette nouvelle distance est surnaturelle.

La première phrase que nous venons de commenter est isolée. « C'est l'éclair qui traverse la nuit et illumine tout. Le reste ne fait que distribuer sa lumière » (Roger Pons).

6. Vue sur les trois ordres de grandeur : commentaire des premières strophes

Vient ensuite une strophe de trois versets. Dans le premier Pascal note : « A ceux qui sont dans les recherches de l'esprit, les grandeurs n'ont pas de lustre. C'est-à-dire que leur éclat manque d'une certaine beauté, ne cères-

sont pas le regard, n'attire pas ; constatation courante en effet. Les savants et les poètes sont indifférents aux richesses et aux titres. Ils ont une autre passion, plus noble. A notre niveau nous avons pu faire cette expérience : la joie de trouver un problème ou d'écrire d'inspiration nous rend indifférents à une satisfaction de gourmandise ou à un succès d'amour-propre, biens inférieurs aux joies serotines que procurent la vérité ou la beauté. »

Le verset suivant nous invite à changer de position : nous sommes placés parmi les grands de chair. Alors que le regard des spirituels n'est pas attiré par l'éclat des grandeurs, les charnels, eux, ne voient même pas la grandeur des gens d'esprit. Cet aveuglement s'explique par leur position. Les deux ordres ne sont pas seulement séparés, ils sont superposés. Or, on voit ce qui est à son propre niveau et ce qui est au-dessous. Mais du fond de la vallée, on ne voit pas le dessus de la montagne. (Celui qui est dans l'erreur ne voit pas la vérité. De même celui qui a l'expérience du bien connaît d'une certaine manière le mal mais la réciproque n'est pas vraie). Ainsi les rois, les riches, les capitaines ne voient pas la grandeur des gens d'esprit. Cf. la fable de La Fontaine : la valeur de la science. Le Marchand couvre de sarcasmes et de quolibets l'homme de lettres. La fourmi ne goûte pas la chanson de la cigale. Cf. aussi Chatterton de Vigny (Le Lord Maire de Londres méprise le poète). « Les savants comme les poètes, souvent, ont été affamés et vêtus de guenilles et sont passés pour fous » (Pierre Termier). Leur grandeur est invisible à ces grands de chair. Ces : le démonstratif a une nuance de mépris. De : marque la propriété, la substance dont est faite la grandeur. Chair : fait avec grand une alliance de mots étranges : la chair est fragile, mortelle. Elle convoite contre l'esprit (saint Paul). Quand Pascal dit : ces grands de chair, un frémissement de mépris et de pitié passe dans sa voix. Le dernier mot chair anéantit pour ainsi dire la grandeur évoquée par rois, riches, capitaines, en disant de quoi elle est faite. Et leur aveuglement devant la grandeur des gens d'esprit mérite cette condamnation. Jamais des mots aussi simples n'ont été choisis, mieux placés, plus chargés de sens, accompagnés de tant d'harmoniques. Leur couleur, leur sonorité, leur noble visage, leur beauté formelle enveloppent l'idée de poésie pure (commentaire de Roger Pons).

Et voici le 3^e verset de la 1^{re} strophe : Les gens qui sont au niveau de la chair et ceux qui sont au niveau de la chair et de l'esprit réunis, bien que ces derniers soient infiniment au-dessus des premiers, ne voient pas plus les uns que les autres la grandeur de la sagesse de Dieu. C'est-à-dire qu'elle est d'un autre ordre d'infinitude. La distance infinie qui sépare les spirituels, nous dirions les intellectuels des charnels, ne les rapproche pas davantage que ces derniers de la sagesse de Dieu. La distance des corps aux esprits, quelque infinie, devient en quelque sorte finie par rapport à la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité. Car « par rapport à l'infini, tous les fins sont égaux » (Pascal) et du haut de leur esprit les savants n'ont pas meilleure vue que les grands de chair sur la sagesse de Dieu. Les savants, pas plus que les riches, ne reconnaissent la grandeur des saints qui ont été tournés en dérision, persécutés et parfois condamnés au martyre par les savants ligés aux puissants de ce monde.

La conclusion est brève et précise comme une observation de naturaliste : « ce sont trois ordres différents de genre ». Les espèces n'ont de relation qu'à l'intérieur du genre auquel elles appartiennent. Mais ce savant se double d'un poète. Il imprime aux deux versets suivants un rythme plus ample en même temps que son imagination se déploie. Il célèbre la gloire des grands génies et des saints et fait intervenir ceux qui la voient. Dans le verset 5, l'énumération soutient l'élan de la phrase : une sorte de chant se fait entendre. Les mots sont nobles et lourds de sens. La répétition de « leur » martèle l'idée d'un domaine propre à chaque ordre. Celui des grands génies se superpose à celui des grands de chair en le dépassant. Pascal avait déjà écrit à la reine Christine : « Le pouvoir des rois sur les sujets n'est, ce me semble, qu'une image du pouvoir des esprits sur les esprits qui leur sont inférieurs, sur lesquels ils exercent le droit de persuader, qui est parmi eux ce que le droit de commander est dans le gouvernement politique » (Roger Pons).

Les savants, les artistes, les philosophes en tant que tels dédaignent les biens qui ne peuvent rien ajouter à leur science ou à leur art. A Alexandre qui lui demande ce qu'il peut faire pour lui, Diogène importuné répond : « Ote-toi de mon soleil ».

Ils sont vus. C'est aux yeux des autres savants, des autres artistes, des connaisseurs qu'ils prennent leur véritable grandeur. C'est du jugement de leurs pairs qu'ils tirent leur réputation.

C'est assez : éclate comme un cri de fierté et un avertissement au lettré mercenaire ou au géomètre ambitieux de titre. On sent encore ici la sensibilité frémissante de Pascal. Mais elle est vite réprimée et le verset tombe comme la draperie d'une statue grecque.

Le 6^e verset est construit comme le précédent. Quand il s'agit des saints, le mot grandeur est absent, sans doute parce que les saints sont humbles. Pascal explique cette fois « où elles n'ont aucun rapport » par : elles n'y ajoutent ni ôtent. De même que le fait d'être robuste ou riche ne donne aucune facilité dans la recherche d'un problème, de même la richesse et la science n'ajoutent rien, la pauvreté et l'ignorance n'ôtent rien à la vertu. (Montaigne loue la vertu des pauvres gens qui ne savent ni Aristote ni Platon).

Ils sont vus de Dieu et des anges : « phrase pleine de mystère et de poésie, elle donne l'impression d'un monde d'êtres surnaturels qui, sans cesse, suivent l'homme des yeux. Voilà de l'authentique merveilleux chrétien parce qu'il est pur de la moindre intention littéraire » (R. Pons).

Esprit curieux : Pascal dénonce ceux qui, par curiosité intellectuelle, s'occupent d'études religieuses.

Dieu leur suffit : le verset se termine comme le précédent d'une manière abrupte. La formule tranchante est colorée d'ironie. « Ils n'ont pas de peine à se suffire possédant tout ».

7. Portée apologétique du texte

La distinction des trois ordres de grandeur étant faite, Pascal voit se dresser devant lui des figures vivantes : Archimède, Jésus (Archimède est le surnom qu'on donnait à Pascal au temps de sa ferveur scientifique). Nous arrivons au but que poursuit Pascal. La distinction des

trois ordres de grandeur lui sert à réfuter deux séries d'objections faites à la divinité de Jésus Christ :

— celles des Juifs qui ne l'ont pas reconnue parce qu'ils attendaient un Messie triomphant, un chef de guerre, un roi victorieux capable de chasser leurs ennemis et d'établir le régime de Dieu en ce monde par la force. Jésus les a scandalisés par la bassesse de sa condition et par l'ignominie de sa mort.

— celles des incrédules qui veulent que les vérités de la foi s'imposent à l'intelligence comme les vérités naturelles. Ils s'étonnent de la simplicité de l'Évangile qui leur paraît être un livre pour les femmes et les enfants. Ils se demandent pourquoi Jésus Christ n'a pas fait de grandes découvertes scientifiques. C'est que, répond Pascal aux uns et aux autres, Jésus Christ n'est ni un roi ni un savant. Sa grandeur est d'un autre ordre. C'est le Saint de Dieu. Il s'est dépouillé volontairement des autres grandeurs pour mieux faire éclater celle-là.

Les versets 13, 14, 15, marquent fortement, en guise de conclusion, la hiérarchie des ordres. La somme de tous les biens que contient le premier ordre ne vaut pas une seule pensée. Que serait en effet un monde sans pensée ? Une Ile déserte (sans Robinson). Un corps sans tête. Et les pensées des plus grands génies du monde ne valent pas un seul mouvement de vraie charité.

8. Genèse et structure mathématiques de cette pensée

L'existence des trois ordres de grandeur, Pascal l'a sans doute d'abord aperçue dans les mathématiques.

« On n'augmente pas une grandeur continue lorsqu'on lui ajoute un tel nombre qu'on voudra des grandeurs d'un autre ordre d'infinitude ; ainsi les points n'ajoutent rien aux lignes, les lignes aux surfaces, les surfaces aux solides ; ou pour parler comme il convient dans un traité arithmétique, les racines ne comptent pas par rapport aux carrés, les carrés par rapport aux cubes, etc. ».

On a tout lieu de penser que c'est en transposant cette distinction d'ordres de grandeurs mathématiques dans le domaine moral qu'il a conçu et écrit cette page. On sent d'ailleurs dans son ordonnance et sa substructure la pensée d'un mathématicien. Si l'on désigne les trois ordres de grandeur par : 1 - 2² - 3³

et ceux qui possèdent les premiers par A
les seconds par B

et les troisièmes par C,

le premier verset représentait le schéma : 1 - 2² - 3³

pour les versets suivants : 1 n'intéresse pas B

A ne voit pas 2²

A et B ne voient pas 3³

B n'a pas besoin de 1

C n'a pas besoin de 1 ni de 2²

puis à la fin 1 et 2² ne peuvent rien ajouter ni ôter à 3³. La somme de tout ce que renferme 1 ne vaut pas 2². La somme de 1 et 2² ne vaut pas 3³.

Ainsi le raisonnement du mathématicien soutient, conduit cette belle page de philosophie si poétique par la densité et l'éclat des mots, la richesse des sonorités, la beauté des images, la puissance d'un rythme traversé de rapides frissons de sensibilité (d'après le commentaire de Roger Pons).

9. La hiérarchie des ordres dans la vie de Pascal

La hiérarchie des ordres, Pascal l'a décrite avec sa vie. L'enfant prodige qu'il fut s'est élevé d'un coup d'aile jusqu'à l'ordre des grandeurs de l'esprit. Placé lors de sa première conversion devant la falaise abrupte de la vie surmatérielle il semble renoncer à s'y hausser et pour un temps même une vie mondaine parmi les grands de chair. Après la nuit mystique du 23 novembre 1654, il s'élançait alors jusqu'aux cimes de la charité et s'y maintiendra héroïquement jusqu'à la fin.

Mme Perrier raconte : « Il avait chez lui un bon homme avec sa femme et tout son ménage, à qui il avait donné une chambre et à qui il fournissait du bois, tout cela par charité ; car il n'en tirait point d'autre service que de n'être point seul dans sa maison. Ce bon homme avait un fils, qui étant tombé malade, en ce temps-là, de la petite vérole, mon frère qui avait besoin de mes assistances eut peur que je n'eusse de l'apprehension d'aller chez lui à cause de mes enfants. Cela l'obligea à penser de se séparer de ce malade ; mais, comme il craignait qu'il ne fût en danger si on le transportait en cet état hors de sa maison, il aimait mieux en sortir lui-même quoiqu'il fût déjà fort mal, disant : « Il y a moins de danger pour moi dans ce changement de demeure ; c'est pourquoi il faut que ce soit moi qui quitte. »

10. Une clef de la connaissance

La théorie des ordres fut vraiment pour Pascal la grande illumination, la clef qui lui ouvrit le monde et son architecture.

— Dessus :	surmatériel (3)	Charité - Saints - Jésus Christ - Grâce - Amour - le cœur - Autorité - Révélation
— Dedans :	naturel (2)	Esprit - Archimède - Savants la pensée - Créance - Expérience - Raisonnement
— Dehors :	(1)	Chair : grands, rois, riches, force - les corps : crainte

De cette distinction qui, selon Pierre Duhem, commande toute sa philosophie, on peut tirer d'innombrables réflexions et solutions pour tous nos problèmes de vie.

11. La vie de l'homme : un édifice à trois étages

Pour comprendre qu'un homme doit se bâtir conjointement aux trois étages de son corps, de son esprit et de son âme et qu'il ne peut attendre à sa stature d'homme ou s'en grandissant dans ces trois ordres de grandeur à la fois, on peut procéder par soustraction et essayer de se représenter ce qu'il advient de lui quand manque un de ces niveaux. Un homme sans esprit, sans raison (on l'appelle un aliéné parce qu'il n'est plus libre et qu'il ne s'appartient plus) ce n'est plus un homme. C'est une brute que je ne puis envier même s'il a des yeux et que je sois aveugle, même s'il a des oreilles et que je sois sourd, même s'il a des jambes et que je sois allongé (voir à ce sujet un beau texte de *Joanna Galzy dans « Les allongés »*) (Arche n° 41), je n'envie pas son sort !

et je me repouss du mien (car je porte en moi la divine étincelle de la pensée).

La vie de l'esprit (voir l'Arche n° 54 : « Pour que Mozart ne soit pas assassiné ») nous ouvre des horizons merveilleux, mais celui qui la possédant ne sait pas aimer, est privé de quelque chose de plus essentiel encore. Le premier est sans tête, le second sans cœur. De tous les êtres humains, le plus monstrueux, pour un poète, est celui qui est insensible à la pitié (voir Victor Hugo « l'Aigle et le Casque »). Il semble que l'homme et l'humanité modernes aient perdu les dimensions du troisième ordre de grandeur, celui de l'âme.

L'homme et l'humanité se construisent à la manière d'une maison avec : une cave, un appartement et un toit. La plupart des hommes cherchent les grandeurs selon la chair et vivent dans l'ignorance et l'obscurité de l'esprit. Certains, en petit nombre, accèdent par leur intelligence au deuxième ordre de grandeur et s'élèvent très au-dessus des précédents. Ils souffrent de ne pouvoir communiquer les richesses que leur apporte leur culture scientifique et artistique dont ils restent prisonniers comme Ali-Babà dans sa caverne au milieu de ses trésors (par cette comparaison, un collègue professeur de lettres exprimait sa souffrance de ne pouvoir partager avec ses élèves qui n'en voulaient pas, les richesses de sa culture). Enfin, faute de sagesse, l'homme et l'humanité de ce siècle négateur (l'insensé dit dans son cœur : il n'y a pas de Dieu) ressemble à une maison sans toit. Ainsi l'appartement où vivent les intellectuels, la cave où s'avilissent les charnels, seront inondés et démolis par d'inévitables orages. L'homme ne peut vivre sans abri.

12. Les grands de chair

Beaucoup, en effet, fascinés par l'éclat des grandeurs ne veulent être que des grands de chair. Ils ne cherchent qu'à agrandir leur avoir sur un plan horizontal et à s'élever sur les autres par un amour dominateur ou par l'ambition. La grandeur qu'ils cherchent est à ras de terre pour ainsi dire et parfois si vertigineuse qu'elle paraît (celle des vedettes et des célébrités), leur ascension reste au niveau des réalités humaines et de la vie extérieure.

Ayant conquis l'univers et étant parvenu au faite de la richesse et des honneurs, l'empereur Auguste s'ennuie. Cornélie peint admirablement son désenchantement dans la scène 1 de l'acte II de « Cinna » :

*Cet empire absolu sur la terre et sur l'onde
Ce pouvoir souverain que j'ai sur tout le monde
Cette grandeur sans borne, cet illustre rang
Qui m'ont jadis coûté tant de peine et de sang
Ne sont que des beautés dont l'éclat éblouit
Et qu'on cesse d'aimer sitôt qu'on en jouit.*

Dans une scène de « Monsieur Vincent » Anne d'Autriche parle à M. de Paul comme Auguste à ses confidents :
La Reine : « Et vous, Monsieur de Paul, Nous qui n'avons pensé qu'à notre plaisir, à notre appétit de jouissance et qui, sans vous, les aurlons gardés toujours fermés... nos yeux. J'ai tout voulu, Monsieur de Paul et j'ai tout eu... l'or et la puissance... et l'amour. Tout ce que rêvait la petite infante,

autrefois dans son Escorial — le plus beau royaume du monde — le plus bel amour — dût-elle risquer de perdre son royaume pour lui — les plus beaux diamants — elle les a eus. Mais, entre cette petite fille avide et cette vieille Reine, lourde de gloire et de bijoux, qui rêve en ce moment en face de vous, il me semble maintenant qu'il n'y a eu qu'un grand songe vide. Je n'ai rien fait ! — Après un silence : « Nous sommes bien vieux, tous les deux, Monsieur de Paul, et je le crains, bien malades. Qui sait quand nous nous reverrons ? Répondez-moi : vous qui n'avez pensé qu'à donner et qui avez renoncé au bonheur et à la puissance, toujours, vous qui avez bâti autre chose que de vains Palais, qu'une vaine gloire... sentez-vous au seuil de la mort, ce grand trou vide derrière vous, vous aussi ? » — Vincent (doucement) : « Oui, Madame, je n'ai rien fait ! » — La Reine (avec un soupir) : « Que faut-il faire alors, Monsieur, dans une vie pour faire quelque chose ? » — Vincent : « Davantage ! »

A propos du centenaire de Lénine, Jean Laloy écrit :
« Il est vraisemblable que Lénine a eu conscience de la disproportion entre l'espoir et la réalité, entre le pari de 1917 et le résultat de 1923. Peut-être est-ce l'une des causes de sa maladie ?
« On sait que Staline, à la fin de sa vie, errait de pièce en pièce, à la recherche d'un repos que, poursuivi par quelque angoisse, il ne trouvait nulle part.

« On ne mesure peut-être pas assez le caractère tragique de la révolution entreprise par Lénine et poursuivie par ses héritiers. Ce que cette révolution a de plus grand ne se trouve ni dans « l'électrification », ni dans le « pouvoir soviétique » ni dans « la construction du socialisme », mais dans cette découverte qu'il existe, au fond de la nature humaine, un abîme, une attente, que rien d'humain, aucune action politique ou sociale, aucune révolution ne pourra jamais combler. Tout le monde là-bas le sait. Mais nul ne peut l'avouer. Tout le monde ici le sait-il ? On voudrait en être sûr ».

13. Comme un puissant phare

La pensée de Pascal sur les trois ordres de grandeur éclaire la vie humaine dans son ensemble et dans ses différents aspects.

Notre corps se développe, se fortifie, s'embellit de l'enfance à l'âge mûr. A 30 ans, on est dans la force de l'âge. Puis, force et beauté déclinent. La forme d'un coureur cycliste ou d'un alpiniste ne peut s'améliorer après 30 ans. Dans « Le livre de la jungle », Akela, après avoir manqué pour la première fois son chevreuil, ne peut pas rester chef du clan des loups. Avec l'âge, sa force et son adresse ont diminué. Il n'en est pas de même de la vigueur de l'intelligence, du talent artistique ou de la maîtrise professionnelle qui peuvent progresser au-delà de l'âge mûr. Selon Péguy, un homme donne sa mesure et fait l'œuvre de sa vie entre 40 et 50 ans. Que d'écrivains, de savants et d'artistes ont enfanté des chefs-d'œuvre au seuil de leur vieillesse... La Fontaine écrit son premier recueil de fables à 47 ans, son second

à 57. « Tout établissement vient tard et dure peu ». Le génie peut se révéler à un âge où les forces physiques diminuent. Ainsi, en s'élevant de la vie du corps à celle de l'esprit, l'homme prolonge son existence. Quant à son cœur et à sa sagesse, ils peuvent ne pas connaître de déclin. L'âge les bonifie et, en nous obligeant à nous retirer de la vie active, nous engage à vivre dans la contemplation. Que d'hommes et de femmes, ne pouvant plus fournir de grands efforts, continuent à s'élever dans le troisième ordre de grandeur par la prière, le dévouement et le sacrifice et entrent vivants dans l'éternité tonant, comme les Vierges Sages de l'Eglise, la lampe de la charité allumée à la main.

Un éclairage sur l'éducation.

Il est de la plus haute importance pour l'homme de se développer harmonieusement dans les trois ordres de grandeur à la fois. Dès l'enfance, en se jouant, il s'entraîne aux travaux manuels, corporels, aux exercices physiques et aux sports en même temps qu'à l'étude qui lui permet de faire de merveilleuses découvertes et aussi à la prière pour laquelle une âme d'enfant, confiante et pure, a d'extraordinaires facilités, enfin à la pratique des vertus (les habitudes bonnes ou mauvaises s'impriment dans la nature enfantine comme dans une cire molle). Les enfants ont un immense besoin d'aimer et d'être aimés : au point que s'ils sont privés d'affection ils restent perturbés toute leur vie. Il faut du lait à l'enfant pour nourrir son corps, son esprit et son âme, mais le jeune homme, après la crise de l'adolescence, a besoin d'une forte nourriture pour assurer son équilibre physique, intellectuel et allonger sa vie intérieure. La foi d'un adulte n'est plus celle d'un enfant. Une conversion est nécessaire quand arrive l'âge d'homme. Elle sera tantôt foudroyante, comme celle de saint Paul sur le chemin de Damas, tantôt rompuée chèrement après un combat de plusieurs années comme une victoire de l'âme et de l'esprit sur la chair. La préoccupation première de l'éducateur doit être de former des adolescents aux bonnes mœurs par une saine philosophie (Pie XI). Toute la vie du jeune homme dépendra de cette formation. Ainsi l'éducation a pour but de développer la vie de son corps, de son esprit et de son âme en donnant à la troisième sur la deuxième et la première une primauté absolue. L'équilibre d'une vie humaine exige un développement harmonieux à ces trois niveaux, c'est-à-dire dans des temps de travail, d'étude et de prière aussi sagement distribués que dans la règle de saint Benoît. Que d'intellectuels négligent le travail manuel et combien peu parmi les manuels et les intellectuels sont des spirituels...

Le Mariage.

D'autres problèmes humains s'éclairent à la lumière des trois ordres de Pascal. Le mariage, par exemple, se situe normalement aux niveaux du corps, de l'intelligence et de l'âme. Il est l'œuvre de chair qu'on ne doit désirer « qu'en mariage seulement » selon le Commandement de Dieu. Dans le premier ordre de grandeur, il remplit la fonction de transmettre la vie. Aussi les époux sont-ils parmi les plus grands et les plus honorés dans cet ordre. Mais le mariage est aussi la rencontre de

deux esprits qui vont entrer en conversation tous les jours (la conversation étant le principal plaisir de la vie et peut-être le seul, disait Milo de Montpensier). Et Nietzsche avertissait les jeunes gens : « N'oubliez pas, quand vous prendrez femme, que vous aurez chaque jour de votre vie à tenir conversation avec elle ». Il faut donc se comprendre, s'entendre, avoir un même niveau de culture, les mêmes goûts. Enfin et surtout le mariage est une communion d'âmes, union scellée, protégée, consacrée par le sacrement du mariage (cf. l'Arche n° 57, p. 7 : la famille par Passot). D'une manière plus ordinaire, pour résumer tout ce qu'il a lu sur les conditions d'un bon mariage, un journaliste reprend ces trois points : « Ce qui ressort de l'enseignement (?) courant de l'amour, c'est qu'il faut sagement équilibrer l'attrait physique, absolument indispensable à l'amour, et la complémentarité des caractères, des tempéraments ainsi que l'identité de vue des principales choses de la vie » (4).

La paternité et la fécondité.

C'est évidemment la plus haute des activités de l'homme, celle qui demande le plus de force, d'intelligence et d'amour dans les trois ordres de grandeur à la fois. Elle s'exalte en s'élevant d'un ordre à un autre : plus fécond est l'esprit que le corps, l'âme que l'esprit. A l'homme qui accomplit la loi de Dieu par l'œuvre de chair il est promis dans l'Écriture qu'il verra ses fils « comme des plants d'olivier autour de sa table ». Le père « apprendra à ses fils à connaître la vérité » (Isaïe). Rabalais l'explique par des raisons simplement humaines. Dans la lettre que Gargantua écrit à Pantagruel, son fils selon la chair, il lui dit qu'il ne pourra se reconnaître et revivre en lui que s'il lui donne le meilleur de lui-même, c'est-à-dire son savoir (et sa sagesse). « Sois donc un abîme de science ». Les savants, les artistes, les écrivains, les génies ont enfanté avec leurs chefs-d'œuvre, de nombreux disciples. Génie et engendrer est le même mot mais personne n'enfante autant de vivants qu'un saint. Quelle n'a pas été la descendance d'un saint François d'Assise, d'un saint Vincent de Paul, d'un saint Jean Bosco, d'une sainte Thérèse de Lisieux... Tout un pays, toute une époque sont souvent engendrés par un saint. Abraham, le juste, à cause de sa foi, aura une descendance plus nombreuse que les étoiles du ciel. Et de la sainte Vierge Marie n'est-il pas écrit que toutes les générations la proclameront bienheureuse et que, comme la Sagesse, elle jettera ses racines dans tous les élus.

On retrouve les trois ordres de grandeur dessinés en filigrane dans un sonnet qu'Edmond Estève, auteur d'une édition critique de Vigny, a érigé à la mémoire de son fils engagé à 18 ans et mort pour son pays :

*Mon fils aux cheveux blonds, jeune homme au cœur de
flamme...*

Mon fils selon la chair et mon fils selon l'âme...

J'avais mis 18 ans pour t'enseigner à vivre

Et tu n'as mis qu'un jour pour m'apprendre à mourir.

Ce père qui pleure, a conscience d'avoir enfanté trois fois son fils : selon la chair, selon l'âme et, aussi selon l'esprit en l'instruisant pendant 18 ans, avant de recevoir de lui la suprême leçon, car « philosopher, c'est appren-

dre à mourir » (Montaigne). Que d'enfants, après avoir reçu de leurs parents la vie selon la chair, leur donne à leur tour la vie dans la charité ! « Le vieillard portait l'enfant, mais l'enfant conduisait le vieillard » (Evangile).

Les 3 ordres devant la mort.

La mort détruit le corps et la beauté. « En un jour elle a flétri comme l'herbe des champs ». Bossuet ouvrant un tombeau devant la cour (celui d'Henriette d'Angleterre) : « La voici telle que la mort nous l'a faite ». Desirée (cf. Marguerite de Cortone - la Charogne, de Beaudelaire - la mort frappe de stupeur et d'effroi « les grands de chair »). Elle claquemure notre esprit, ruine ses ambitions (voir lettre de Mme de Sévigné sur la mort de Louvois). Mais elle délivre l'âme par l'amour : « l'amour est plus fort que la mort ». « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime ». Dans l'ordre de la charité, le Christ ressuscité a vaincu la mort. « O mort, où est ta victoire ? O mort, où est ton aiguillon ? ». « La mort ne surprend pas le sage » (La Fontaine). Tout ce qu'on enseigne à l'école devrait conduire à cette sagesse. Or, dans les programmes scolaires boursoufflés d'année en année au point de devenir « démentiels », « Il n'y a pas de place pour la leçon de la mort. Elle est oubliée ». « L'insensé a dit dans son cœur : « Il n'y a pas de Dieu ». Mais, ne pensant pas à la mort, on perd le goût de vivre. Tant que l'homme n'a pas trouvé l'infini à travers le fini, tant que son âme ne s'est pas élancée au-delà des bornes de sa vie terrestre, tant qu'il n'a pas trouvé des choses qui valent plus que la vie, il ne peut être heureux. « Malgré moi l'infini me tourmente » (Musset). Il faut donc qu'il se prépare à la mort par une ascension qui le conduira au-delà des horizons que découvrent les yeux de son corps et de son intelligence en s'élevant avec les yeux de son âme jusqu'au troisième ordre de grandeur. Cette préparation à la mort ne peut se faire que par la prière et l'exercice des vertus.

Le travail.

Si le travail de l'homme doit lui fournir de quoi satisfaire les besoins légitimes de son corps, il doit aussi nourrir la faim de son esprit et les aspirations de son âme. Dans la façon de prendre son ouvrage, l'homme peut se placer dans l'une de ces 3 positions sans les deux autres ou dans deux ou trois à la fois. Comme on demandait à des tailleurs de pierre ce qu'ils faisaient, le premier répondit : « Je gagne ma vie et celle de mes enfants » ; le deuxième expliqua comment il s'y prenait pour donner sa forme au bloc de pierre ; le troisième s'écria : « Je bâtis une cathédrale ». Ainsi le travailleur se situe au niveau de la nécessité et du profit, à celui de l'efficacité technique ou il rejoint par son travail l'idéal qu'il poursuit. Un laboureur doit accrocher sa charrue à une étoile. Que de belles pages Péguy a écrites sur ce sujet : « Ils disaient que travailler, c'est prier ; ils ne croyaient pas si bien dire... » Mais la réciproque est vraie : prier, c'est travailler.

La lecture.

On peut lire un ouvrage avec les yeux de son corps (de sa mémoire et de son imagination) pour se griser

de sensations excitantes, ou avec les yeux de son intelligence, par curiosité, pour s'instruire, acquérir un fond de vérité, des connaissances et des moyens d'action, ou enfin avec les yeux de l'âme pour se lier d'amitié avec l'auteur du livre (5), le fréquenter, s'édifier (le beau mot) à son contact, habiter dans sa demeure, en le lisant et relisant. C'est ainsi qu'on médite l'Evangile : sa lecture devient une conversation intime et continue. Claudel, à qui l'on demandait la place de l'inspiration biblique dans son œuvre, répondit : « La Bible ? Je l'habite ». Comme les religieux qui chantent l'office habitent les psaumes de David !

La poésie et les trois ordres

Le poète a le pouvoir de saisir les réalités visibles (1^{er} ordre) qui conduisent aux invisibles (3^e).

Ses yeux « plongent plus loin que le monde réel » (Victor Hugo). « Tout est plein d'âmes (V. H.) » « La poésie est tout ce qu'il y a d'intime dans tout » (V. H.). Mais il ne peut parler du monde invisible à nos yeux que par analogie, par correspondances (Beaudelaire) comme un aveugle doué d'un mystérieux pouvoir parlerait de couleurs à d'autres aveugles. Le poète est ce voyant.

« Il voyait ce que les autres ne voient pas » (le chanteur de Kymé, portrait d'Homère par A. France). La comparaison n'est pas chez Victor Hugo un ornement littéraire, elle est un mode de pensée (comme elle le sera de plus en plus chez les symbolistes). Elle fait passer de la sensation à l'idée, d'un plan de réalité à un plan supérieur. On s'élève par exemple de la beauté d'une fleur à la beauté d'une âme. Le jardin est

semé de fleurs, s'ouvrant ainsi que des paupières.
L'arbre répond à l'homme qui lui propose de devenir poutre :

Je puis porter des toits ayant porté des nids.
Il est également heureux de devenir mât de navire :

*L'océan est pour moi...
Ce qu'est pour vous la tombe.
Il m'arrache à la terre
Et frissonnant m'emporte à travers l'infini.*

*La plaine brille heureuse et pure
Le bois jase, l'herbe fleurit
Homme, ne crains rien, la nature
Sait le grand secret, et sourit.*

L'esprit de l'homme voit (2^e ordre) toutes les choses (1^{er} ordre) sous un aspect nouveau (3^e ordre) depuis que l'Evangile lui a montré l'âme (3^e) à travers les sens (1^{er}) et l'éternité (3^e) dans la vie (1^{er}) (Préface de Cromwell). La poésie nous élève donc du premier au troisième ordre.

Le comique au contraire, est le résultat d'une chute brusque et imprévue d'un plan supérieur à l'inférieur. L'homme d'esprit et de cœur se dégonfle et devient un pantin, un automate avec des réflexes mécaniques, geste machinal, réaction de nature, tics, mots à répétition (voir « le Rire » de Bergson).

14. Une assomption plutôt qu'une ascension

Les ordres sont indépendants, étant séparés par des distances infinies, les grandeurs du 3^e sont inaccessibles aux plus grands du 2^e et celles du second ordre aux

plus grands du 1^{er}. Mais c'est une erreur de s'enfermer dans un ordre et d'ignorer les autres.

Beaucoup d'hommes font comme Chrysale : ils bornent leur horizon à la satisfaction de leurs besoins corporels et ne voient pas la valeur des biens intellectuels « Je vis de bonne soupe et non de beau langage », « leur âme est en cuisine » (Rabelais) ; cf. aussi le Marchand dans la fable « l'Avantage de la science » (La Fontaine). Or, l'homme ne vit pas seulement de pain (Evangile). Inversement, les Femmes savantes glorieuses de leur savoir ont tort de mépriser le corps et le mariage. Pascal l'a dit dans une pensée : « Qui veut faire l'ange fait la bête ». Nous sommes incarnés. La grâce perfectionne la nature sans la détruire.

Les 3 ordres de grandeur, quoique situés à des niveaux différents, ne peuvent s'ignorer ni se passer les uns des autres. L'intellectuel ne doit pas travailler pour le gain, (Montaigne veut « un élève qui ne cherche pas les lettres pour le gain, car une fin si abjecte est indigne des Muses »), mais l'homme d'étude a droit à une juste rémunération. Le sage qui a accédé au 3^e ordre doit, autant que faire se peut, cultiver son esprit et soigner son corps. La violence ne peut rien contre la vérité, ni la vérité contre la violence (voir la XII^e Provinciale de Pascal). La foi ne doit pas combattre la science (condamnation de Gallée), ni la science condamner la foi (scientifisme). Il y aurait alors ingérence abusive d'un ordre dans un autre.

Autorité et tyrannie. « La tyrannie est un désir de domination universelle hors de son ordre ». La force ne doit vouloir régenter les esprits, mais selon Pascal, la pensée n'a pas davantage à brasser les peuples et les empires. Le gouvernement de mandarins (dont rêvera Renan) serait pour l'auteur des Pensées, un gouvernement de tyrans. Les conventions sociales dans de telles perspectives se justifient. A la science et à la vertu on donne une estime intérieure. On donne des marques extérieures de respect à la puissance et à la richesse. « Vous êtes duc et pair, il n'est pas nécessaire que je vous estime, mais il est nécessaire que je vous salue ». « Cela ne vous rend pas bon géomètre, ni vertueux ». Le saint et le savant s'inclinent devant le grand de chair. « Il a 4 laquais, et je n'en ai qu'un : cela est visible, il n'y a qu'à compter », car tout en étant saint et savant il appartient encore à l'ordre des grandeurs charnelles. Le problème si difficile de l'autorité est éclairé par la distinction des 3 ordres de grandeur. On peut et on doit donner des marques extérieures de respect à un supérieur, même si on ne l'estime ni sage ni savant. A un écrivain qui a la sagesse on donnera plus qu'une admiration littéraire, une estime correspondant à sa grandeur. Mais au savant mauvais philosophe et qui manque de sagesse on ne donnera que ce qu'il mérite.

Ordres complémentaires et conditionnés de haut en bas. Car les ordres de grandeur indépendants et hiérarchisés ont besoin les uns des autres tout en restant chacun à son niveau. *Mens sana in corpore sano.* La santé du corps facilite la vie de l'esprit qui, lui-même, éclaire et guide le cœur. « Mieux vaut un sage ennemi qu'un ignorant ami » (l'Ours et l'amateur de Jardin). Seulement il ne suffit pas de mettre des élèves dans de bonnes conditions physiques pour qu'ils fassent d'excellentes études, ni de les instruire pour les rendre meilleurs. Victor Hugo avait prophétisé que chaque fois qu'on ouvri-

rait une école, on fermerait une prison ! On s'est aperçu depuis qu'il ne suffisait pas de soigner et d'instruire un jeune délinquant pour le remettre dans le droit chemin. Ayons le courage de le dire : Construire des logements ne suffit pas à vider les hôpitaux, les établissements de cure anti-alcoolique, les centres psychiatriques et les prisons. Il faut en construire, bien sûr, ainsi que des écoles et des hôpitaux, mais l'amélioration de la santé publique n'entraînera pas forcément plus de vigueur intellectuelle, ni plus d'honnêteté et d'honneur dans la nation. Rousseau avait raison, pour répondre à la question posée au concours de l'Académie de Dijon, de soutenir que le développement des sciences et des arts n'avait pas contribué au progrès des mœurs (qui sont d'un ordre supérieur), mais il tombait dans le paradoxe et l'erreur en rendant responsables de la corruption des mœurs les sciences et les arts qui sont un ordre inférieur. Cette corruption dont il fait un tableau accusateur dans la prosopée de Fabricius a d'autres causes. Les 3 ordres communiquent plutôt de haut en bas que de bas en haut. Plus on est instruit et intelligent, mieux on gouverne son corps. La sagesse et la vertu affinent l'esprit, « on ne voit bien qu'avec le cœur » (7). Il y a de mystérieuses relations entre le ciel et la terre. « Il nous faut la Résurrection et la Transfiguration pour comprendre vraiment ce qu'est le corps humain » (Guardini). C'est le 1^{er} ordre qui est à l'abri du 2^e et le 2^e à l'abri du 3^e et non l'inverse. Il faut développer d'abord la sagesse puis par voie de conséquence la vie de l'esprit et la santé du corps. Le développement de l'humanité selon les 3 ordres de grandeur de Pascal doit se faire par un mouvement de haut en bas. Cette idée s'oppose diamétralement au matérialisme qu'A. Comte a défini comme étant l'explication du supérieur par l'inférieur (conception imaginaire et vraiment choquante ; par quel sortilège le plus pourrait-il sortir du moins, elle aboutit à donner plus d'importance à l'étude du bas qu'à celle du haut et finalement plus de valeur à la vie inférieure qu'à la vie supérieure de l'homme). Pascal a eu l'intuition que l'humanité ne s'élèverait pas par une ascension allant de la vie de la matière à celle de l'esprit par un effort prométhéen de l'homme qui construirait le monde scientifiquement comme une tour de Babel, partant de la terre pour monter au ciel (évoque dont s'ouvrit récemment un ingénieur de Moscou à un ami en voyage là-bas : l'organisation scientifique de la société finira par produire, disait-il, le saut qualitatif dont l'humanité a besoin) mais par un mouvement d'assomption (les grandeurs du 1^{er} ordre étant assumées par celles du 2^e et celles-ci par le 3^e) qui répondra non à une poussée du bas mais à un appel d'en haut. Dieu seul pouvait faire une ascension. Une créature humaine si parfaite soit-elle ne peut s'élever que par une assomption.

La vision pascalienne des ordres de grandeur et, par rapport à eux, de la montée de l'humanité nous révèle la grandeur de Pascal lui-même, telle que Chateaubriand l'a évoquée dans cet éloquent portrait : « Il y avait un homme qui, à douze ans, avec des barres et des ronds, avait créé les mathématiques ; qui à seize ans avait fait le plus savant traité des coniques qu'on eût vu depuis l'Antiquité ; qui à dix-neuf ans réduisit en machine une science qui existe tout entière dans l'entendement ; qui à vingt-trois ans démontra les phénomènes de la pesanteur de l'air et détruisit une des grandes erreurs de

l'ancienne physico ; qui, à cet âge où les hommes commencent à peine de naître, ayant achevé de parcourir le cercle des sciences humaines, s'aperçut de leur néant et tourna ses pensées vers la religion ; qui, depuis ce moment jusqu'à sa mort, arrivée dans la trente-neuvième année, toujours infirme et souffrant, fixa la langue que parleront Bossuet et Racine, donna le modèle de la plus parfaite plaisanterie, comme du raisonnement le plus fort ; enfin qui, dans les courts intervalles de ses maux, résolu, par distraction, un des plus hauts problèmes de la géométrie, et jeta sur le papier des pensées qui tiennent autant de Dieu que de l'homme. Cet effrayant génie se nommait BLAISE PASCAL. »

15. Un message d'une brûlante actualité

A beaucoup d'esprits réfléchis de ce temps, notre civilisation paraît être en péril. Pascal nous en donne la raison. Le désordre de la société vient du renversement des 3 ordres de grandeur qui s'y est opéré depuis quatre siècles et de l'état de violence qui en résulte. Nous vivons sans dessus-dessous, le 2^e ordre de grandeur, infiniment plus grand que le 1^{er}, se laisse domestiquer par lui, et le 3^e ordre de grandeur est à peu près anéanti par les 2 précédents.

Les peuples primitifs et les enfants admirent d'abord les victoires des athlètes. La première épopée d'Homère célèbre la beauté et la force de héros comme Achille. Mais la 2^e s'élève au 2^e ordre en célébrant les exploits de l'ingénieux Ulysse. C'est par l'intelligence et la ruse que ce héros l'emporte sur le cyclope, après avoir, par le stratagème du Cheval de Troie, réussi à surprendre et à vaincre les Troyens.

Le monde profane gardera le culte de la force et de l'intelligence. Aux nations comme aux individus, l'une combinée à l'autre, donnera de fabuleuses richesses. Le temps n'est plus où un Conventionnel lançait à Lavoisier : « La République n'a que faire de savants ». De nos jours, la force d'un Etat repose sur ses savants plus que sur ses soldats. Le développement de la Recherche scientifique est devenu la clef de voûte de la puissance économique et militaire d'un pays. Les peuples rivalisent d'ardeur dans une course à la richesse et à la domination qui rabaisse notre esprit à satisfaire les besoins de notre corps. Il en résulte un désordre et pour l'homme une déchéance. Mais le désastre est plus grand quand l'intelligence, l'esprit (animus) tyrannise l'âme (anima) et que le 3^e ordre de grandeur est avili par le 2^e, lui-même englué dans le 1^{er}. Nous trouvons des témoignages effrayants de cette mécanisation de l'intelligence et du dessèchement du cœur dans la littérature (Le Disciple, de Paul Bourget, la Nouvelle Idole de F. Curel, Knock de Jules Romain, Le meilleur des mondes d'Aldous Huxley, Le Petit Prince de Saint-Exupéry...) et dans notre propre expérience : notre ancien professeur, le savant-historien Driault, qui avait consacré sa vie à écrire sur Napoléon une œuvre monumentale, les yeux dessillés par la mort de sa compagne, se rendit compte qu'il avait manqué sa vie, qu'il était passé à côté de l'essentiel. Il éprouva le besoin de brûler publiquement ce qu'il avait adoré et d'adresser à ses anciens élèves une confession qui commençait ainsi :

« Je renonce à Napoléon, à ses pompes et à ses œuvres ». Ce fut sa dernière leçon.

Dans la civilisation actuelle, l'image a envahi l'idée qui a recouvert la sagesse et l'amour, de statistiques et de raisonnements. Un mandarin chinois parlant, il y a quelques années, nous disait : « Chez vous, l'Amour de la Science l'a emporté sur la Science de l'Amour ». Depuis, le mal a gagné son pays. Il s'agit d'une hypertrophie de la vie intellectuelle provoquée par le culte d'une science qui s'enlise dans la recherche de profits matériels et étouffe la vie de l'âme (8) (9).

C'est ainsi qu'a été renversé la hiérarchie des 3 ordres de grandeur : L'humanité marchant sur la tête après s'être arraché le cœur. L'homme, la vie, le monde devenus absurdes, et à ce titre exaltés par un écrivain qu'on récompense par un Prix Nobel qu'il refuse : l'anarchie révolutionnaire succédant à l'existentialisme athée et à la philosophie de l'absurde. Le renversement des ordres de grandeur étant la cause de ce chaos dans les idées. Supposez en effet qu'on enlève le toit du monde et qu'on essaie de ranger sa charpente et ses tuiles dans les meubles de l'appartement. C'est ainsi que nos contemporains veulent faire entrer dans des concepts intellectuels les choses de l'âme. Pendant ce temps, le grand nombre essaie de descendre les meubles dans la cave pour y vivre dans les ténèbres. Autre comparaison : celle de l'erreur que commettrait un homme en brûlant un Stradivarius pour se chauffer. Fait de bois en effet, le violon n'était pas que cela : il avait une autre destinée moins matérielle, d'un autre ordre.

Une sagesse de la plaine - Il faut remonter à plusieurs siècles pour trouver l'origine d'une telle subversion. Au XVI^e siècle, Montaigne, après s'être nourri avec son époque, de l'Antiquité païenne, cultiva une sagesse toute humaine, « non plantée à la tête d'un pont escarpé, raboteux et inaccessible, mais logée dans une belle plaine, fertile et fleurissante, où l'on peut arriver par des routes ombrageuses, gazonnées et doux fleurantes ». Il observa subtilement et savamment l'homme, mais « l'homme seul, dépourvu de la grâce et connaissance divine » réduit à ses propres forces, privé de tout ce qui fait sa grandeur. Pascal pulsera dans Montaigne, mais uniquement pour peindre le 1^{er} des 2 volets de son tableau : « misère et grandeur de l'homme ». Montaigne n'aimait pas que l'homme se grandisse ; il ne faut pas, dit-il « faire la poignée plus grande que le poing », « la brassée plus grande que le bras » et « ne pas espérer enjamber plus que l'étendue de nos jambes » car cela est impossible et monstrueux. Montaigne rabaisse l'homme, misérable et chétive créature « attachée à la pire, plus morte et croupie partie de l'univers, au dernier étage du logis et le plus éloigné de la voûte céleste, avec les animaux de la pire condition des trois ». Ces trois étant les animaux terrestres, les poissons et les oiseaux. Pour jamber plus que l'étendue de nos jambes » « car cela est impossible et monstrueux ». Montaigne rabaisse l'homme, Pascal, « l'homme terrestre qui se vautre dans sa fange après s'être purifié comme les poissons dans les eaux (de l'esprit), peut s'élever dans les airs comme les oiseaux jusqu'au ciel, par la grâce divine qui change son cœur ». Il s'est opposé à Montaigne qu'il complète et redresse comme il s'oppose à Descartes, son contemporain.

Tout un courant de pensée va sortir des Essais, allmen-

tor le XVII^e et surtout le XVIII^e siècle. Pascal gênait Voltaire, dont la philosophie part de cet axiome : le croyant est un imposteur ou un imbécille. Obligé de reconnaître que Pascal n'était ni l'un ni l'autre, toute sa vie il s'est acharné contre lui comme il a toute sa vie piétiné Jeanne d'Arc. Il a osé traiter la page sublime sur les 3 ordres de galimatias, comme il a osé traiter Jeanne d'Arc de « ribaude » dans un ouvrage de 2 000 vers libidineux qui sont un abîme de bassesse et d'ignominie. Il ne faut pas se leurrer dans le combat des idées, la France de Voltaire n'a cessé de l'emporter sur la France de saint Louis (10). Pour la majorité des Français, comme pour Voltaire, au-delà de ce qu'on voit et observe scientifiquement, il n'y a rien d'autre que le néant. C'est l'idée même de Jacques Monod. La science (si l'on en croit Voltaire et Monod) a ruiné la métaphysique. Le 3^e ordre de grandeur une fois anéanti, les hommes ont inventé une sorte de religion sans Dieu, une religion qui n'est pas une rencontre avec Quelqu'Un, une religion du bien (Kant), du beau (cf. la Prière sur l'Acropole de Renan « qui roule dans un linceul de pourpre nos dieux morts »), de la connaissance objective (Monod) qui est mise à la portée d'un homme réduit au niveau de la sagesse de la plaine de Montaigne, d'un homme découronné, dépossédé de toute grandeur (un roi déchu qui ne se souvient pas des dieux). Et pour éduquer les enfants, car il fallait le faire, on a tiré de la vraie religion un moralisme barricadé d'interdits et de tabous, à dégoûter les jeunes les plus ardents et les plus purs.

Un moralisme rebutant - C'est le témoignage d'Andrée Brevet, Jociste lyonnaise, morte comme une sainte à Ravensbrück, à 21 ans, dans les écrits de laquelle se retrouvent la Pensée de Pascal et le Cœur de Jeanne d'Arc. « A 16, 18 ou 20 ans, écrivait-elle en septembre 1942, contrairement à la plupart des jeunes, je n'aimais pas la vie, je ne la trouvais pas belle, pas intéressante. Tout ce que j'aimais m'était défendu ou inaccessible. La vie c'était pour moi un écrin rempli de choses merveilleuses que le monde me découvrirait mais auxquelles il ne fallait pas toucher car Dame Religion était là avec sa baguette et dès que j'avancais la main pour caresser ces beaux rêves, j'étais rappelée à la réalité. Je n'étais pas cafardeuse et comme malgré tout, j'étais en pleine adolescence, pour vivre en paix, je vivais superficiellement, car dès que je descendais un peu en moi-même dans les bas-fonds de mon âme, j'y rencontrais la révolte. Quoique d'une famille bien chrétienne, je n'avais pour base qu'un très maigre ballot religieux, très étroit, très restrictif, à la bigote, quoi. Et cela ne me satisfaisait pas du tout car je n'ai jamais aimé les choses tristes, moroses, pleines de poussière, mais au contraire la lumière, le soleil, le ciel bleu, le rire perlé d'un enfant, le chant cristallin d'un oiseau, le murmure et la pureté d'une source. Tout cela m'enchantait ».

La psychologie des profondeurs - Un célèbre médecin autrichien, le docteur Freud, a prétendu libérer par la psychanalyse les instincts de l'homme, en particulier l'instinct sexuel dont le refoulement lui paraissait être à l'origine de la plupart des névroses. Par l'étude des rêves il a fondé la psychologie des profondeurs en qui Toyndod, grand historien anglais, voit la révélation de notre temps sur l'homme.

« Voici près de deux mille cinq cents ans, les Grecs découvraient les lois de l'intelligence humaine ; et, du VI^e siècle avant Jésus Christ à nos jours, nous n'avons cessé de voir l'homme à travers les lunettes des philosophes grecs tout en restant aveugles à ce qui se passe sous son apparente surface rationnelle. Les psychologues contemporains ont brisé cette croûte et percé leur chemin en profondeur, comme des prospecteurs de pétrole, jusqu'aux lointains sous-sols spirituels. Ils y ont découvert pour nous les abysses insondables du subconscient, ces grandes profondeurs d'où remontent jusqu'à la surface de l'esprit, les inspirations poétiques et religieuses. L'âme humaine est pareille à un iceberg ; une petite fraction seulement émerge au-dessus du niveau de la conscience. La psychologie s'est mise à nous révéler les neuf dixièmes qui s'enfoncent dans la profondeur spirituelle ». Freud et Toyndod sont les spéculologues de la psychologie de l'homme plutôt que les alpinistes. Ils explorent les profondeurs plutôt que les sommets de notre nature. Aussi leur vision de l'humanité est-elle incomplète : écoutons plutôt le psalmiste : « Il est vrai que j'ai été fait dans le secret et que j'ai été brodé au plus profond de la terre, mais c'est le Dieu très Haut qui m'a fait et c'est vers Lui que je me tourne pour me diriger ». « Conduis-moi mon Dieu sur le chemin de l'éternité » (psaume 138). Le Freudisme est bon pour des malades dont la nature a été bloquée, paralysée, comprimée par le bas. D'une thérapeutique on a tiré une philosophie et une vision du monde. Cette descente dans les profondeurs de notre subconscient par la psychanalyse pour libérer nos bas instincts, risque de supprimer les aspirations les plus hautes de l'homme et en particulier l'instinct divin de sa conscience. Pour guérir l'homme mutilé par un moralisme desséchant, on s'enfonce dans les bas-fonds de son être où l'entraîne sa pesanteur, on perd de vue les régions élevées de son âme où l'attire la grâce (cf. la Pesanteur et la Grâce de Simone Weil), un peu comme si après lui avoir coupé les pieds pour le rétablir on lui coupait la tête, on lui perçait le cœur.

Des jeunes effrayés par l'épouvantail d'une religion de tabous et d'oukases restent paralysés, tombent dans les griffes du mal comme les souris de la fable qui sont la proie du Chat-Huant. Ce dernier leur casse les pattes pour qu'elles ne puissent se sauver. Il les nourrit alors elles deviennent de petites boules de graisse qu'il dévore chacune à leur tour. Ajoutons une deuxième partie à la fable : Pour retrouver l'usage de leurs pattes et leur liberté, les hommes-souris se laissent écraser la tête par un autre monstre, l'Aigle du Casque (V. Hugo) qui pétrit le cerveau de Tiphaine de ses griffes.

Quel anti-Freud, quel super-Freud, après avoir sondé la psychologie des profondeurs, des malades, explorera en se servant de la vie et des œuvres, des mystiques et des saints (comme Bergson a commencé à le faire dans les Deux Sources) une psychologie des sommets et des immensités de l'âme habitée par Dieu ? Andrée Brevet n'est pas sortie de sa crise par le bas en se faisant psychanalyser, mais par le haut, avec la grâce de Dieu et l'aide d'un saint prêtre qui lui ont révélé une religion d'amour. La conception pascalienne des trois ordres de grandeur s'est vite imposée à elle comme en font foi la suite du journal de sa vie, et sa vie elle-même.

16. A notre civilisation manque la grandeur de l'amour. Il faut choisir entre deux conceptions de la vie et du monde.

Une conception matérialiste, niveleuse (horizontale) du monde, ouvre un champ d'action que la science exploite pour en tirer un maximum de profits.

Au contraire, une vision spiritualiste, hiérarchique, verticale (Pascalienne) de l'architecture du monde et de la vie, donne pour but à la science, non l'acquisition de biens matériels (ils seront donnés par surcroît) mais les grandeurs de l'esprit et la charité divine.

Dans la première conception, celle d'une terre à exploiter, il est bien évident que chaque homme, chaque nation, ne peut accroître son champ qu'aux dépens de celui du voisin, car tous les hommes cherchent leur place au soleil : « Ote-toi de là que je m'y mette ». Alors c'est la guerre ; les plus forts l'emportent non pas seulement en fait. Selon Nietzsche « il doit » en être ainsi. Pour que le monde se développe et que l'humanité aille de l'avant, il faut, d'après ce philosophe, que se produise chez les hommes et les peuples une sélection et que les plus forts, les « surhommes », éliminent les faibles et les improductifs.

Dans la perspective spiritualiste, pascalienne, évangélique de la vie, le but n'est pas de posséder le monde, mais d'entrer dans le Royaume des Cieux. L'humanité n'est pas une armée de soldats ou de savants qui veulent être de plus en plus forts ; elle est une famille où les enfants, les plus faibles, les déshérités, les plus pauvres, ceux qui ont le plus besoin d'aide et de protection, ont la première place et sont les plus aimés.

Les biens spirituels de l'ordre de la Vérité et de l'Amour ont cela de merveilleux qu'ils ne diminuent pas quand on les partage ; au contraire ils se multiplient. Ce ne sont pas des biens, qui s'achètent ou qui se vendent, des biens dont on s'empare comme d'une terre ; il faudrait plutôt les comparer à un feu, à une flamme qui se propage et grandit en se communiquant. Aussi pour ceux qui sont dans la recherche des choses de l'esprit et du cœur « il est meilleur de donner que de recevoir » (saint Paul). « Pour augmenter ma part de ces biens je ne dois pas prendre celle de mon voisin, mais partager au contraire la mienne avec lui » (en commençant même par les biens matériels qui sont en ma possession, la joie promise par saint Paul étant d'un autre ordre) :

Faute de vraie grandeur et parce qu'il est fait pour elle, pour compenser sa bassesse et conserver un certain équilibre, l'homme se jette dans la démesure. De là sa passion pour les sommets, les records, les championnats. Il se grise de vitesse. Il a besoin d'exploits même dangereux. Ces aspirations sont un signe, en creux, de la croyance en quelque chose qui vaut plus que la vie. On est prêt à la donner, à l'échanger. Mais contre quoi ? Là est le point. Ce ne peut être que pour quelque chose qui vaille plus que la vie. Mais y a-t-il quelque chose au-dessus de ma vie ? Sinon j'y perdrai. Le sentiment du vide, de l'inutilité, du gaspillage de leur vie usé et mine secrètement beaucoup d'hommes et les enfonce dans le désordre, et le désespoir. Il entraîne les plus

faibles à renoncer à vivre. Ainsi la méconnaissance des grandeurs de l'ordre de la charité entraîne d'irréparables dégâts.

Immenses besoins de l'humanité - Ces ravages s'exercent dans la vie sociale aussi bien que dans la vie individuelle. L'humanité a besoin de biens matériels car des multitudes d'hommes dans le tiers monde ne mangent pas à leur faim (La Pira, ancien maire de Florence, a défini la politique comme étant « l'art de donner à manger aux hommes »).

L'humanité a également besoin de s'instruire ; il y a trop d'analphabètes du tiers monde et tous les hommes politiques s'accordent, dans notre pays, à donner dans notre budget la priorité des priorités à l'éducation nationale.

Si les grandeurs des deux ordres précédents restent inaccessibles à tant de nos frères humains, c'est parce que manquent à notre civilisation les biens du 3^e ordre, la sagesse et l'amour. Les plus grands malheurs qui arrivent dans le monde, les catastrophes les plus meurtrières ne sont ni les cataclysmes naturels (inondations, tempêtes, volcanismes, tremblements de terre), ni les maladies et les épidémies, mais les montagnes de difficultés, de haine, de mauvaise foi, de méchanceté qu'on n'arrive pas à aplanir, qui séparent et opposent les hommes les uns aux autres dans des guerres sociales, civiles, raciales, internationales. Le pire ennemi de l'humanité c'est l'homme. Les Grecs estimaient que le plus grand chef-d'œuvre de l'esprit humain était une Cité harmonieuse fondée sur l'amitié. Et l'essentiel du message de Celui que nous considérons comme notre véritable Sauveur et « libérateur », comme l'appela Pascal (et, qu'on le sache en siècle, dans l'histoire de l'humanité, d'année en année, dans l'histoire de notre vie nous apparaît de plus en plus comme l'étant, en effet) l'essentiel, on le sait, de son message, c'est : « Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés ». Il a voulu faire de la Patrie terrestre et de la Patrie céleste une seule et même cité. Le voilà le vrai remède aux plus grands maux de notre temps.

Le développement de l'humanité dans les deux premiers ordres de grandeur : celui des richesses matérielles et celui des connaissances scientifiques ne fait pas problème (tout le monde est bien d'accord sur ces deux efforts nécessaires, tout le monde y travaille et en gros tout le monde en profite : l'électricité, par exemple, que Lénine considérait comme le symbole du monde issu de la Révolution, s'est très vite répandue partout) si ce double développement était accompagné d'une croissance dans l'ordre de la Charité.

Une question est posée aux enfants de lumière. C'est à quoi nous devons tous travailler. Ce qui nous donne courage et espoir, c'est que tout ce que nous faisons dans cette direction, nous pouvons le constater, est ordonné, fécond, constructif. Un acte de charité, si petit soit-il, a le pouvoir des graines (qu'admire Saint-Exupéry). Il suffit de s'y mettre, ça pousse tout seul. Dans le plan de Dieu qui se développe de haut en bas, la Charité nous rend plus intelligent et plus fort. Le malheur c'est que ceux qui, par la Foi, sont entrés dans l'ordre de la Charité, ne se remuent pas assez pour la faire croître ; « Tout le mal, disait Pie X, vient de la lâcheté des bons ». Ils semblent ne pas avoir entendu l'invitation du Seigneur :

« Pourquoi les enfants de lumière (qui sont dans la lumière de la charité) ne sont-ils pas aussi habiles (aussi adroits, intelligents, actifs) que les enfants des ténèbres, dans leurs affaires ». Quand on considère certaines réussites humaines (dans l'industrie, l'art ou la politique) on est émerveillé devant les chefs-d'œuvre réalisés avec tant de patience et d'adresse, tant d'invention créatrice et d'ingéniosité, tant de collaborations, tant de concours et pourrait-on dire de complicité de la part des circonstances, des éléments, de la nature, et des puissances de ce monde. On dirait qu'un *Doux ex Machina* a tenu en mains des fils innombrables pour conduire le jeu et obtenir un éclatant succès. Or si l'esprit de ce monde est capable de réunir tant de forces et tant de conditions pour obtenir de si beaux résultats, combien plus l'Esprit de Dieu, à l'œuvre dans le monde, par ses saints. L'appel de Jésus à ses disciples et le conseil paradoxal qu'il leur donne de prendre pour exemple ce que font les enfants des ténèbres, nous invite tous à entreprendre (avec audace, ténacité et confiance absolue) de grandes choses pour répandre la charité, construire l'unité, entretenir et maintenir la paix.

Les plans les plus grandioses et parfois les plus généreux de fraternité et de paix universelle échouent parce qu'ils ne sont pas inspirés par la charité divine, qu'ils s'appuient seulement sur la force ou la science des hommes. Or il n'y a que Dieu ou le Diable semble-t-il, pour y voir clair et pour faire à l'échelle du monde l'effort surhumain nécessaire afin de résoudre les problèmes qui se posent actuellement à lui. Est-il besoin de dire que nous voulons recourir à la sagesse de Dieu et non à l'esprit du Malin et que nous croyons fermement que le bien l'emportera sur le mal.

Il n'y a plus de place dans nos cœurs... L'homme moderne est installé dans l'ordre des grandeurs selon la chair. Quand il accède aux grandeurs selon l'esprit, c'est pour les ravalier au service des premiers. Le 3^e ordre, celui de la charité, manque d'attrait et de majesté aux yeux de nos contemporains ; leur âme s'est pour ainsi dire atrophiée. Pour eux, les cieux sont vides : « Dieu est mort ». Ils ont un cœur pour aimer Dieu et leurs frères, mais ils ne s'en servent plus. Ce cœur est encombré par les grandeurs du 1^{er} ordre qui le divertissent (au sens Pascalien du mot) et par celles du deuxième qui prennent en lui la place de Dieu.

Normalement l'homme devrait chercher à satisfaire en même temps les besoins de son corps, de son esprit et de son âme. Sa vie spirituelle, la plus grande et la plus haute, doit équilibrer et « contenir » aux deux sens du mot la vie intellectuelle, comme celle-ci doit maîtriser la vie corporelle afin que les deux premiers ordres de grandeur auxquels l'homme appartient, restent dans les limites prévues par son Créateur et ne dégèrent pas en proliférant comme un cancer totalitaire.

Nos richesses matérielles et intellectuelles doivent passer par notre cœur pour être par lui acquises, gérées et distribuées avec sagesse. Elles ont grandi démesurément d'elles-mêmes comme le chameau, tandis que l'entrée de notre cœur collectivement s'est resserrée, fermée, est devenue aussi étroite que le trou de l'aiguille par lequel il est difficile à un chameau de passer.

Il en résulte pour l'humanité tout entière un désordre pareil à celui dont nous sommes témoins les soirs d'hiver à la porte de notre foyer. Cet asile trop petit est

déjà plein. Les malheureux sont obligés de rester dehors où ils passeront la nuit au froid. Le cœur de l'homme lui a été donné pour être l'asile de ses frères mal aimés, Dieu sait s'il y en a dans le monde parmi les enfants, les vieillards, les victimes de la guerre et de la faim, les isolés et les exilés... De grand, comme il était, comme il devait être, notre cœur s'est resserré, rapotissé et il n'y a plus, en lui, de place pour accueillir les autres et pour les aimer. Les besoins du monde sont si grands que devant cette immensité nous perdons cœur. Seul un rayon de lumière et de la charité divine peut élargir le cœur de l'homme et le rendre capable de porter en lui toute l'humanité. Quel dommage que les communistes qui sont parfois les plus forts, les plus adroits, les plus dévoués des hommes, refusent ce rayon. « La rupture de l'homme avec Dieu, causée par le péché, ne s'est jamais située, comme de nos jours, à un point aussi capital et aussi ambigu, entre le premier et le deuxième commandement. L'esprit du mal a demandé la haine de Dieu au nom de l'amour des hommes. Mais en liquidant l'amour de Dieu, on mutilé l'amour des hommes. Dans le Marxisme, le deuxième commandement est amputé : il ne s'applique pas à la minorité maudite contre laquelle on lutte (Madeleine Delbrel : Ville marxiste). Par ailleurs, les exigences de l'action amènent les disciples de Marx à être durs même pour les camarades de leur parti et pour les masses dont ils veulent le bonheur terrestre. Maxime Gorki raconte que Lénine écoutant Isaïe Dobrowein jouer des sonates de Beethoven disait : « Je ne connais rien de plus beau que l'Appassionata. C'est une musique surprenante, surhumaine... Mais je puis entendre souvent la musique, elle agit sur mes nerfs, j'ai envie de dire des bêtises, de caresser la tête des hommes qui, vivant dans un enfer sordide, peuvent créer tant de beauté. Or, aujourd'hui on ne peut caresser la tête de personne, on vous mordrait la main. Il faut taper sur les têtes, taper impitoyablement, bien que dans l'idéal nous soyons opposés à toute violence ».

« L'amour n'est pas aimé », criait une sainte dans les rues de sa ville. Elle avait une conscience aiguë de ce qui manquait à notre monde. Parce que l'Amour de Dieu, l'Amour qui vient de Dieu, l'Amour qui est Dieu n'est pas aimé, les hommes ne croient pas à l'amour, n'ont pas l'amour et ne peuvent s'aimer les uns les autres.

17. Les saints ont le sens de la grandeur de l'homme parce qu'ils avaient celui de la grandeur de Dieu... (1)

que nous pouvons acquérir nous-mêmes en contemplant la beauté et les grandeurs de la Création. « Toute beauté vue ici-bas avec des yeux assez pénétrants nous révèle la source (de grandeurs) d'où nous provenons tous » (Michel-Ange), beauté d'une fleur, d'un oiseau, immensité des mers, du ciel étoilé, des siècles et de l'univers, de l'infini et de l'éternité. Et surtout en contemplant la grandeur de l'amour de Dieu par Jésus Christ dans l'Évangile et dans les sacrements qu'il nous a laissés. Le Père Chevrier ne cessait de répéter : « Que c'est grand Jésus Christ ! ». En répondant à son amour notre cœur s'ouvre et devient capable d'aimer.

« Tu nous as donné un cœur pour t'aimer, ô mon Dieu,

et il sera inquiet, tant qu'il ne se reposera pas en Toi » (saint Augustin).

Pour saint François de Sales, c'est la charité qui fait la valeur de nos actions. « Mieux vaut supporter une piqûre d'épingle avec 2 onces d'amour, que d'endurer le martyre avec 1 once d'amour ».

De Thérèse de Lisieux: « Que mon cœur est donc grand, puisque le monde entier ne saurait le remplir, mais qu'il est petit pour Dieu. Je voudrais tant l'aimer ».

« Cherchez les choses d'en haut et non les choses de la terre » (saint Paul). « Le monde passe, mais celui qui fait la volonté de Dieu (qui entre dans le 3^e ordre de grandeur) demeure éternellement (saint Jean).

Et saint Bernard commente: « Ne cherchez pas les choses de la terre qui inquiètent quand on les poursuit

— qui pèsent quand on les possède — qui souillent quand on les aime — qui font souffrir quand on les perd... »

Sœur Elisabeth de la Trinité, enfin, dans la belle prière « O mon Dieu Trinité que j'adore... » se perd et se transfigure dans les grandeurs de Dieu :

« O mes « Trois », mon tout, ma béatitude, Solitude infinie, Immensité où je me perds, Je me livre à Vous comme une proie, ensevelissez-Vous en moi pour que Je m'ensevelisse en Vous, en attendant d'aller contempler en votre lumière l'abîme de vos grandeurs ».

Il faut travailler en nous et autour de nous, à bâtir l'homme, tout l'homme, l'homme debout (tel que le voit Pascal, l'homme fait pour la grandeur, non pas une seule grandeur, mais pour les trois ordres de grandeur.

En la Fête de l'Ascension
7 mai 1970 G. R.

NOTES

(1) Jean Cau dans l'Agonie de la Vieillesse (c'est notre civilisation) en écoutant les étudiants en colère de mai 1968, a noté qu'ils semblaient ne voir dans leurs camarades, leurs maîtres, leurs parents, leurs compatriotes, que des problèmes à résoudre.

(2) Sur le malheur de la science qui ne se tourne pas à aimer (Bossuet). (Voir dans l'Arche n° 56, p. 19: La vie de l'Esprit).

(3) L'homme moderne reste dans l'ignorance individuelle des connaissances collectives. En même temps que la science a centuplé la puissance de l'homme, elle a jeté le désarroi dans les esprits: un triomphe matériel mais non seulement un choc, un désastre spirituel (Jean Fourastié: lettre ouverte à 4 milliards d'homme). (Cité dans l'Arche n° 67, p. 6).

(4) Dans l'union conjugale, la conversation c'est 99 % et la sexualité 1 % (Adnot - La Croix du 9 mai 1970).

(5) Quand on voit un style naturel, on est tout étonné et ravi, car on s'attendait de voir un auteur (2^e ordre) et l'on trouve un homme (3^e ordre) (Pascal).

(6) La création artistique fait comprendre la supériorité de l'esprit sur la matière et du cœur sur l'esprit. Que serait l'œuvre d'art réduite à la matière que l'artiste informe? Et que produirait l'intelligence de l'artiste sans son cœur qui l'enflamme? « Ah! frappe-toi le cœur; c'est là qu'est le génie! » (Musset).

(7) Qu'elle serait donc grande la part qu'il faudrait faire au cœur dans le développement des sciences, s'il nous était possible de la mesurer (Pasteur).

(8) Les poètes ont douloureusement senti l'insatisfaction que laissent les deux premiers ordres de grandeur dans un monde privé du troisième. « La chair est triste, hélas! et j'ai lu tous les livres » (Mallarmé).

(9) La seule tristesse est de ne pas être des saints (Léon Bloy).

(10) Robert Gerekens, un des lycéens de Lille qui cet hiver s'est suicidé par le feu, écrit dans son journal: « En littérature, j'aime Pascal et Voltaire ». Ce mariage de deux auteurs si opposés condamne un éciectisme sans discernement qui met sur le même plan le noble et l'ignoble, la grandeur et la bassesse, l'ami et l'ennemi. Les enfants qui reçoivent un pareil enseignement sont plongés dans la confusion et le désarroi. On les égare. Je relève

encore dans le journal de ce malheureux jeune homme:

« L'amour est une grande, belle et pure sensation. Mais non, il n'est pas qu'une sensation; il ne relève pas seulement des grandeurs charnelles ». Et encore: « Dieu, il est difficile d'y croire ». (Comment en serait-il autrement quand on y est si peu aidé) « mais il est un port pour beaucoup d'hommes ». (On sent dans cette observation un regard d'envie!).

(11) Être mystique, c'est avoir le sens et le goût du mystère; c'est d'abord comprendre qu'au-delà du monde visible dont les phénomènes impressionnent nos organes, un autre monde existe, qui est invisible et qui cependant n'est pas moins réel que l'autre; c'est ensuite comprendre que le monde invisible est la vraie patrie de notre âme. Beaucoup d'hommes passent du berceau à la tombe sans paraître se douter de l'existence de cette patrie; d'autres sentent, au moins confusément, qu'il y a quelque chose de réel et de vivant derrière les phénomènes du monde matériel et du monde organique, mais ils préfèrent n'y pas penser, soit à cause d'une crainte obscure qu'ils n'avouent pas, et qui est elle-même un troublant mystère, soit à cause de leur raison, qui, délibérément, se refuse à aborder un problème qu'elle juge insoluble.

Le mystique croit au mystère et l'aime d'amour: il est l'amoureux que rien ici-bas ne peut satisfaire: un amoureux isolé et enchaîné loin de la beauté à laquelle il pense sans cesse et qui lui semble la seule réalité désirable. Un fou s'écriait quelques-uns: non pas! un sage et même le vrai sage! Il y a, disait Hello, une certaine sagesse inférieure qui ose usurper le nom de sagesse parce qu'elle est assez bornée pour ne pas voir ce qui lui manque. L'étroitesse de son horizon lui fait le don hideux d'être contente d'elle-même. Le mysticisme est l'autre sagesse, celle d'en haut, qui voit assez loin pour trouver sa vue courte. La grandeur de la contemplation est le miroir sans défaut où elle voit son insuffisance. L'immensité des lieux qu'elle habite lui fait le don superbe du dédain sacré d'elle-même. Avec ce dédain, augmente sa grandeur, et avec sa grandeur augmente sa bonté. La hauteur adoucit l'âme, la magnificence l'apaise, la contemplation est attendrissante.

Plus le mystique est mystique, plus il est tendre et doux.

Pierre TERMIER
(l'œuvre de Léon Bloy).